

ALLOCUTION  
DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE



**Discours du Professeur Paul Sadoul**



**Pourquoi une Académie de Stanislas,  
à l'aube du troisième millénaire ?**

Au début du siècle dernier, le grand universitaire Christian Pfister, auteur d'une célèbre histoire de Nancy, soulignait que «l'Académie de Stanislas, malgré ses petites faiblesses, avait rendu de grands services en entretenant dans la Lorraine l'amour de la science, le culte du Beau et la tradition du bon goût».

A l'aube du troisième millénaire, l'Académie a-t-elle encore quelque utilité, peut-elle encore rendre des services. A-t-elle encore sa place, ou bien est-elle simplement un club d'hommes souhaitant conserver quelque activité intellectuelle ? Comment fonctionne cette vénérable institution ?

L'Académie de Stanislas est effectivement un lieu de rencontre où les membres titulaires ou correspondants souhaitent communiquer les résultats de leurs recherches et leurs réflexions à des confrères qui poursuivent des activités dans des domaines différents. Si certains sont retraités, aucun n'est inactif. Tous, par leurs travaux, continuent à élargir leurs connaissances. Depuis 1860, deux fois par mois, ils sont heureux d'entendre des exposés apportant des informations originales, mais ils apprécient surtout de découvrir ainsi des modes de raisonnement et des méthodes d'investigation qu'ils ignoraient.

Pour faire comprendre à ses collègues les méthodes et les résultats d'une recherche spécialisée, l'auteur est contraint à un difficile exercice de communication dont lui-même tire un indiscutable bénéfice intellectuel.

Par tradition, les exposés abordent des sujets très variés reflétant la diversité des spécialités.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans la salle réservée à nos séances, à la bibliothèque municipale qui était autrefois le siège de l'université, Godron a parlé de ses découvertes botaniques, et le président Meaume a décrit les cuivres de Jacques Callot, en proposant une classification qui fait toujours autorité. Un peu plus tard, le docteur Léon Poincaré y exposait ses recherches physiopathologiques sur le diabète, tandis que le professeur Collignon présentait une étude sur la bibliothèque du duc Antoine.

Cet éclectisme est toujours de mise, et nous avons eu le plaisir, durant ces dernières années, d'entendre nos collègues parler d'Art, d'Histoire ou de Science.

Les commentaires et les questions qui suivent les exposés amorcent souvent des discussions fort animées. La liberté de critique est certainement un des éléments les plus précieux de l'activité académique. La discussion très ouverte des conférences présentées dans une académie est un moyen de progrès intellectuel.

Au Moyen Age, ce type de discussion fut largement utilisé par les universitaires dans des séances que l'on baptisait «réunions *quod libet*», chacun y apportait son point de vue et ses objections. Plus près de nous, le groupe Bourbaki a montré combien ces discussions permettaient de faire progresser les connaissances. A partir de cette critique collégiale, ces mathématiciens nancéiens ont mis au point une technique de recherche qui démontre tout l'intérêt de l'échange de vues qui suit une communication originale. Si les membres de l'Académie ne répètent pas, comme les Bourbaki, durant six ou huit séances de travail les mises au point, ils apprécient de poursuivre des discussions fructueuses avec des collègues. Ils sont heureux de nouer ainsi de réelles amitiés.

Certains s'interrogent sur le mode de recrutement des académiciens. Faut-il appartenir à quelque parti ? Ou faire état d'illustres recommandations ? Comme celle sollicitée auprès de Stanislas par Montesquieu lorsqu'il souhaitait être admis dans la Société des Sciences et Belles-Lettres de Nancy. Il écrivait alors au roi de Pologne : «Sire, il faudra que votre Majesté ait la bonté de répondre elle-même à votre Académie du mérite que je puis avoir».

Avoir du mérite certes ! Mais non un désir de promotion ou d'avantage de carrière, car l'Académie est indépendante des puissances financières, des pouvoirs politiques, des Eglises ou de l'Université. Elle a sa vie propre, elle souhaite contribuer à la vie culturelle de la région, et le faire avec des femmes et des hommes issus d'horizons très divers. L'histo-

rien rencontre le mathématicien, le médecin, le philosophe, le scientifique ou l'ecclésiastique, dans un cadre de libre discussion et en dehors de toute compétitivité professionnelle. Chacun y apporte les fruits de son expérience personnelle. Chacun choisit le sujet qu'il souhaite exposer.

Cette liberté de choix, cette gratuité de nos actions me semblent deux richesses de notre Académie, d'autant plus précieuses que la civilisation actuelle exige de façon excessive productivité et réglementation. L'Académie jouit de la liberté que les emprises administratives et la force des médias limitent de plus en plus.

L'Académie est donc sans défaut, ironiserez-vous, et vous citerez peut-être la plaisanterie de Paul Morand : «L'académie, avec une minuscule, c'est un corps de jolie femme, et avec une majuscule, c'est un corps de vieux barbons».

Non, l'Académie avec une majuscule n'est pas somnolente comme somnolent les vieux barbons. Elle connaît, nous l'avons déjà dit, des discussions animées sur des problèmes d'actualité comme sur des événements historiques, mais ses activités sont trop confidentielles. L'Académie fonctionne beaucoup trop en circuit fermé.

Certes, le Maire de Nancy a depuis une dizaine d'années l'habitude de la consulter sur un sujet d'actualité. D'autre part, au début de l'année et en été, deux séances publiques ont lieu dans les salons de l'Hôtel de Ville, mais nous souhaiterions que les Lorrains connaissent davantage l'Académie et que le Conseil Général accueille à nouveau dans ses locaux des conférences exposées antérieurement pour le seul plaisir de notre Compagnie, dans la petite salle de la bibliothèque municipale. Nous proposerons d'autres moyens de communication. C'est ainsi que, à l'exemple des Académies régionales-sœurs groupées au sein d'une conférence nationale qui se réunit périodiquement à l'Institut de France, notre Compagnie sera bientôt accessible sur la Toile.

Paraphrasant Prosper Guerrier de Dumast qui, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle anima la vie de l'Académie de Stanislas, je dirai qu'une des ambitions des académies régionales est «de faire de leurs grandes villes des foyers de pensée pour qu'il s'y forme des hommes forts, joignant l'esprit et le savoir au courage d'entreprendre» !

L'Académie de Stanislas s'efforce de satisfaire cette ambition... en toute modestie !